

Charles Ferré, enfant du pays, ténor au Capitole de Toulouse

Charles Ferré est de Saint-Pierre-d'Irube. Ancien joueur de l'Aviron Bayonnais, chanteur du célèbre chœur Errobi Kanta dans sa jeunesse, il est parti exercer l'art lyrique au Conservatoire de Paris. Ténor depuis 25 ans, à l'Opéra du Capitole de Toulouse, il vient de sortir le disque « Récital » chez Agorila.

Comment êtes-vous tombé en amour pour la chanson lyrique ?

Je jouais au rugby à l'Aviron Bayonnais et faisais mes études à Maracq. On chantait pas mal en basque et en espagnol dans les troisièmes mi-temps... Monsieur Suhubiette, le beau-père de monsieur Lauqué de l'office de tourisme de Bayonne, a voulu que je rencontre Charles Daguerressar, ancien baryton de l'Opéra de Paris, professeur de chant au conservatoire de Pau. Il était de Saint-Pierre d'Irube, comme moi et il se trouvait que j'étais, alors, en sciences-économiques à l'université de Pau. A l'époque, je ne m'intéressais pas du tout au lyrique. Monsieur Suhubiette trouvait que ma voix sortait du lot, se démarquait. Je faisais déjà des soli à 17 ans et dans des chœurs de cinquante bonshommes ! J'ai été, tout d'abord en dilettante voir le professeur Daguerressar, entre les études et le rugby. J'allais chanter, un peu cabossé ! J'avais du potentiel et il m'a fait travailler. C'est ainsi qu'au fil des semaines et des mois, je sentais ma voix progresser, l'étendue vocale s'affirmer... J'ai commencé à m'y intéresser et finalement ça m'a pris aux tripes ! C'est venu sur la sensation. J'ai découvert, par la suite, tout le répertoire classique. La passion était là ! J'ai quand même terminé mes études de sciences-éco mais je n'ai jamais fait que chanter. J'ai démarré le conservatoire de Pau à 23 ans, finalement assez tard... J'ai dû apprendre la musique et rattraper tout le solfège en deux, trois ans, en mettant les bouchées doubles.

Vous avez dû arrêter le rugby ?

Oui, j'ai arrêté vers 27 ans car j'avais peur d'une cravate sur la glotte. Mon professeur, Jean Dager, rugbyman de Bayonne m'a dit « si tu prends un mauvais coup, ce serait vraiment dommage... » Après le conservatoire de Pau, j'ai continué au conservatoire de Paris et enchaîné à l'École normale supérieure de musique. J'y ai rencontré Roberto Alagna. Nous avons passé les examens ensemble. Il a une carrière exceptionnelle et nous sommes très amis. Je suis resté à Paris jusqu'à 33 ans. En 1991, j'ai auditionné, souhaitant revenir dans le sud. C'est ainsi que je suis rentré dans la troupe de l'Opéra de Toulouse. Nous chantons d'octobre à juin, un opéra par mois, que nous préparons

à l'avance lorsqu'ils sont compliqués, en russe ou en allemand... Il y a 5 ou 6 représentations, à chaque fois.

Bien sûr, j'ai gardé des liens avec Roland Pétrissans, ancien capitaine de rugby de l'Aviron de l'époque, mes entraîneurs, mes copains de Saint-Pierre d'Irube. On pousse la chansonnette aux fêtes de Bayonne. Il faut que je décompresser de temps en temps mais ce n'est pas trop bon pour ma voix. Je dois la ménager !

copains du village plus âgés et qui chantaient très très bien, ont aussi été mes modèles. A l'époque, on chantait beaucoup plus... Et puis, il y a eu mon vieux prof, cela va de soi !

Les moments les plus marquants...

Mes premières médailles au Conservatoire de Pau. Quand j'ai gagné le concours d'entrée au Capitole de Toulouse. Il y avait plus de quarante ténors pour une seule place ! Je dois

Et si on parlait de « Récital » ?

J'ai toujours continué à faire des concerts classiques avec piano. Sur la demande d'amis, j'ai sorti ce disque ce « récital ». Il est un résumé de ce que je fais en concert... Et je crois qu'il y en a pour tout le monde. J'ai voulu marquer une empreinte. J'avais fait des disques basques et espagnols mais jamais un classique. Celui-là est intemporel avec La Tosca de Puccini ; Agnus Dei Carmen de Bizet, Saint-

texte a été écrit pour moi en euskara par Guillaume Irigoyen. Samson et Dalila est plutôt en souvenir de mon vieux prof Daguerressar ; les chants napolitains, je les ai découverts avec Roberto Alagna, à Paris, quand on chantait dans les cabarets pour se faire des ronds...

Le tout est remarquablement servi par la pianiste Véronique Grange, qui a obtenu le 1er prix de piano et de musique de chambre des Conservatoires Supérieurs de Bordeaux et de Paris. Elle est professeur de piano et d'accompagnement au Conservatoire Supérieur de Musique de Toulouse. Elle a été durant une quinzaine d'années pianiste d'orchestre sous la direction de Michel Plasseur du Symphonique de Toulouse.

Vous avez su réconcilier le basque et l'espagnol !

Mon père était originaire d'Almeria et ma mère basco-béarnaise. Je connais un peu le basque mais on parlait plutôt espagnol ou français. Moi, je suis un vrai bayonnais ! Je me sens quand même basque, même si je suis surtout citoyen du monde ! Le maire de Saint-Pierre d'Irube est mon meilleur ami d'enfance. Il a la maison accolée à la mienne. J'ai toujours vécu dans ce chaudron basque. Mais j'ai aussi la flamme espagnole. J'adore cette langue. J'aime la chanter ! Cela doit se sentir et on m'a confié un rôle important en castillan, dernièrement au Capitole. Le basque, je l'ai appris en chantant avec les copains. J'ai affiné ma diction car c'est mon métier de travailler les textes.

J'ai formé un trio espagnol avec les guitaristes Celedonio et Ramon Sanchez et créé en 1995, à Toulouse, le chœur d'hommes Tolosa Otxotea, une formation de huit chanteurs professionnels amoureux de la musique basque.

Vous avez des projets ?

Et bien, le 10 Janvier, nous avons donné un concert avec mon groupe Tolosa Otxotea à l'église d'Ixassou, au profit de l'association Human'isa pour construire une école au Laos. J'ai chanté dans toutes les églises du Pays Basque, depuis plus de trente ans.

J'aimerais sans doute bien refaire, prochainement, un disque espagnol avec mes guitaristes flamenco, Los Hermanos Sanchez. En attendant je fais deux concerts avec eux, le 21 février, à l'église de Briscous et le dimanche 8 mars à la salle Quintau d'Anglet.

► Florence Barucq

culture@lasemaineudpaysbasque.fr



Charles Ferré © DR

Quelle est la personnalité qui a guidé votre vie, votre carrière ?

Un frère de mon père qui chantait très bien. Lorsqu'il venait à la maison, il m'apprenait et m'écrivait les textes. C'est comme ça que j'ai commencé à chanter en espagnol. J'avais 15 ou 16 ans. La clef de l'amour du chant, m'a donc été donnée par mon oncle François, dit Tito. Il faisait des radios crochet, avait travaillé sur des bases américaines en Andalousie et chantait aussi en anglais. Il avait une oreille et le savoir faire. Au Pays Basque, les

dire qu'en 2009, ça m'a mis le frisson de chanter La Marseillaise pour France-Pays de Galles au Stade de France. Mais aussi quand j'ai chanté avec Roberto Alagna en 2010 aux Arènes de Bayonne. Se retrouver et chanter ensemble 20 ans plus tard, c'était quelques chose... Nous nous croisons régulièrement mais là, c'était au Pays basque et c'était super ! La dernière fois qu'il y était venu, c'était chez moi et nous étions étudiants...

Saëns : Samson et Dalila de Saint-Saëns ; une zarzuela de Salvador Luis de Luna ; des airs religieux de Panis Angelicus de César Franck à l'Ave Maria de Schubert ; des chants classiques napolitains, du bel canto, des berceuses et des airs basques...

J'ai sélectionné ce que j'aimais le plus et ce qui m'évoquait des souvenirs, des émotions. Ahantza Ezin signifie « Ne pouvant t'oublier ». C'est un hommage à ma mère, à mon père et à tous ceux qui sont enterrés à saint-Pierre d'Irube, ma famille et mes amis. Le

La Semaine du 6 au 12 février 2015

Un peu plus proustien...

Que chantez-vous sous la douche ?

Je fais des vocalises. Je me décalamine un peu la gorge, en produisant quelques sons pour voir si la voix est là. On est toujours, un peu, sur le qui vive... J'ai des petits morceaux pour m'assouplir la voix, souvent les chansons espagnoles de mon oncle. Grâce à elles, je mets en marche. C'est comme un diesel !

Quelles est la phrase qui a guidé votre vie, votre carrière ?

« Le rêve alimente la volonté » est l'une d'entre elles. J'ai lu quelques philosophes et j'ai des phrases clefs. J'aime beaucoup aussi « le temps n'existe pas ! ». On fait les choses et on n'a pas besoin de calculer. Qu'on les fasse plus tard, moins tard, avant ou après, peu importe !

Si vous étiez une destination, quelle serait-elle ?

L'Argentine. L'Amérique du Sud m'attire et les gens de là-bas aiment chanter. Je pourrais y passer quelques temps. J'aime particulièrement « Los Andinos » près de la Bolivie.

Y-a-t-il une phrase qui vous agace ?

« Il pleut ! » Les gens qui commentent l'évidence, sans doute pour remplir le vide... Mais aussi tous les lieux communs : « On a été volé, ce sont les gitans ! ». Et il y en a plein d'autres... des phrases bêtement racistes.

Un Livre qui vous a marqué ?

« Le jeu intérieur » de Timothy Gallwey qui parle du golf. J'y joue pas mal... Sur un parcours de 4h, il y a 5 mn de technique de frappe de balle. Il reste donc 3h55. Le livre porte sur les 3h55 qui restent ! ça m'a servi pour le chant. Gallwey y parle du triptyque : confiance, conscience, volonté. C'est la clef de la réussite. Ce triangle des performances m'a servi dans ma carrière. Il permet d'aller au bout de ses projets. Si on l'adopte, on reste dans l'élément, dans la vérité.

Un film ?

« Philadelphia » de Jonathan Demme, avec Tom Hanks, m'a beaucoup touché car j'ai perdu des amis intimes, malades du Sida. On ressent dans ce film la ségrégation, la peur primaire de la contamination qui, hélas, perdure...

Qu'écoutez vous comme musique ?

Des vieux trucs de pop... Joe Cocker, Neil Young... La musique des années 60 et 70, Cat Stevens, des chanteurs de folk. J'ai remarqué que ce que l'on garde en mémoire, c'est ce qu'on a vécu avant 25 ans ! Et puis, j'aime aussi les chants argentins, mexicains, les ganchos, les boleros, le répertoire de l'Espagne du Sud.

Si vous étiez un restau dans le coin. Quel serait-il ?

Le Trinquet Moderne de Mailharro à Bayonne. Jean-Marie m'a aidé au début. J'aime cet endroit car il est un lieu de retrouvailles.



© D.R.

Une balade au Pays basque...

Il y en a beaucoup mais j'aime grimper la Rhune régulièrement avec mon beau frère.

sœur à Saint-Jean-de Luz. Malheureusement, mon frère est décédé mais ma belle-sœur tient toujours le bar sur la place de Briscous. Je suis bien ancré avec ma maison familiale

“ Pour moi, être basque c'est toujours garder le lien, même si on est un peu loin ”

Pour vous être basque, c'est quoi ?

Le parler c'est important mais c'est aussi vivre avec une mentalité chaleureuse, conviviale... Quand j'ai créé le groupe de huit à Toulouse, c'était un hommage à mon pays. Pour moi, être basque c'est toujours garder le lien, même si on est un peu loin. En lui-même il est beau, avec ses paysages mais surtout j'aime ses gens. C'est y retrouver ma famille. J'ai une

à Saint-Pierre-d'Irube. Etre basque, c'est avoir des amis fidèles. C'est la pelote, le rugby et le chant !

► F.B.

culture@lasemaineudpaysbasque.fr



© D.R.